

Errances

Interview d'Almeida Faria

Jacobo Machover.- *Il y a, dans Chevalier errant, une position d'extériorité des personnages et de vous-même par rapport aux événements qui ont secoué le Portugal de 1975. S'agissait-il pour vous d'une nécessité afin de mieux pouvoir appréhender une réalité extrêmement troublée et compliquée ?*

Almeida Faria.- Il s'agissait d'abord d'une technique, stylistique ou littéraire. Il est très difficile de parler de la politique lorsqu'il s'agit d'événements aussi proches. Le livre risquait de devenir un pamphlet journalistique, extérieur, et cela, je voulais l'éviter. Il y a deux choses très difficiles pour moi : la politique et l'érotisme. La politique, car elle est extérieure par nature, c'est un fait social, et pour pouvoir l'aborder d'une manière créative, romanesque, il faut trouver une façon de le faire. L'autre, c'est l'érotisme, parce que là, c'est le contraire. C'est quelque chose de tellement intime que cela risque de devenir tout à fait personnel, individuel, sans universalité. Pour essayer de dépasser la question du particulier, du concret, du Portugal tout simplement, j'ai eu recours à la solution de la distance, en plaçant les personnages principaux du roman parfois à l'extérieur, parfois à l'intérieur du pays, de façon à ce qu'il y ait entre eux un dialogue qui ne soit pas immédiat. Le roman par lettres a été l'une des solutions, car les lettres permettent de multiplier les points de vue et les lieux géographiques. Mais il n'y a pas que des lettres dans ce roman, parfois le narrateur intervient pour introduire un des personnages, parfois ce sont des rêves, surtout dans le cas des enfants qui, eux, n'écrivent pas. Les autres romans qui composent ma *Tétralogie Lusitanienne*¹ ont été surtout des monologues intérieurs, alors j'ai pensé que les monologues extérieurs que sont les lettres assuraient une certaine continuité de style qui donne une unité à ces quatre romans.

JM.- *Vos personnages oscillent constamment entre l'expression de leurs désirs, de leurs préoccupations, de leur propre tragédie, et une prise de position par rapport à l'engagement politique. Est-ce également votre cas ?*

AF.- Pas tous les personnages. Il y en a quelques uns qui se préoccupent, qui réfléchissent sur les faits extérieurs ; quant aux autres, ils subissent la politique, c'est le cas des enfants, et surtout celui de la mère, qui est assez vivante, assez sympathique même, mais complètement

¹ La *Tétralogie Lusitanienne* d'Almeida Faria, dont l'intégralité doit être publiée chez Belfond, comprend quatre romans : *La Passion* (Gallimard, 1969), *Cortes* (1978), *Lusitania* (1981). *Chevalier errant* (Belfond) en constitue l'ultime volet.

réactionnaire du point de vue politique. Celle-ci n'accepte pas du tout la révolution, elle ne comprend rien à ce qui se passe, mais elle sent que ce n'est pas la meilleure solution pour elle, il s'agit d'une épreuve très dure dans son cas. Il y a dans le roman divers niveaux de réaction et de réflexion vis-à-vis de la révolution. D'un côté, il y a l'engagement total de Sonia, qui est marxiste-léniniste et qui, justement parce que au Portugal elle ne sent pas qu'il y ait une véritable révolution, part en Angola, où elle est née, car là-bas elle croit à la possibilité d'une révolution pure et dure. De l'autre côté, se trouve donc Marina, la mère de Jean Carlos et d'André, qui est un produit de l'Ancien Régime et qui voit s'écrouler les illusions quant à l'ensemble de son système de valeurs complètement dépassées. Cela, ce n'est pas drôle pour elle.

JM.- Mais le sentiment d'extériorité des personnages par rapport à ce qui se passe semble complètement délibéré. Il n'y a pas vraiment de volonté de compréhension, ni de participation, à part peut-être dans le cas de Sonia.

AF.- L'une des filles, Arminda, essaye au moins de s'intégrer, elle décide même de se marier avec un militant très orthodoxe du Parti Communiste, un peu par défi envers sa mère, un peu par provocation envers sa classe, mais peut-être aussi parce qu'elle croit à cette révolution. Elle y adhère sentimentalement. Dans un autre roman, elle décrit le 1^{er} mai 1974, qui était une véritable fête populaire dans la rue, une fête collective, une chose très belle, pleine de joie, de fraternité, comme l'on peut imaginer que fut la Révolution française. Mais il est vrai qu'il s'agissait d'une révolution assez utopique, comme toutes les véritables révolutions, et là, l'utopie ne s'est pas réalisée. Lorsque j'ai commencé à écrire sur cette période, l'utopie était déjà terminée, alors j'ai senti une réaction, une espèce de rage... C'est un livre assez amer.

JM.- Effectivement, c'est un livre très désabusé en ce qui concerne le 25 avril et ses conséquences, surtout l'année 1975.

AF.- Oui, parce que l'année 1975 a coûté très cher à la révolution même. Le livre se termine aux alentours du 25 novembre, qui a été notre Thermidor. Thermidor provoqué par les stupidités, les abus, les ingénuités, les opportunistes de tous ceux qui ont pris le train en marche à la dernière minute et qui sont parfois des gens très méprisables. Les opportunistes apparaissent toujours, ce sont les pires, les nouveaux riches de la révolution, ce sont ceux qui en profitent et qui en même temps veulent être plus royalistes que le roi. Ceux-ci ont dit, écrit et réalisé des sottises absolument insupportables et ridicules. Cela nous a coûté très cher, et a ruiné l'économie du pays. Par exemple, un des événements qui est décrit au passage dans le livre, la

destruction de l'ambassade d'Espagne... Cela a coûté une fortune à l'Etat, car celui-ci a dû reconstruire l'édifice et indemniser l'Espagne en lui versant des millions d'escudos, parce qu'à l'intérieur il y avait des meubles et des tableaux, y compris de Goya, et tout cela a été saccagé, brûlé et détruit à cause d'une sottise. C'était une protestation (certainement légitime) du peuple contre le franquisme, mais les autorités ont laissé faire. C'était le peuple ; à l'époque, tout ce que faisait le peuple, c'était bien, c'était correct, le peuple avait toujours raison. Or, nous savons très bien que le peuple n'a pas toujours raison, Hitler et le nazisme sont arrivés au pouvoir par des moyens démocratiques. Le peuple peut choisir de mauvaises solutions, et dans le cas du Portugal, ce sont des événements de ce genre qui ont en réalité provoqué une réaction contraire et cela a déçu beaucoup de monde, surtout chez ceux qui y croyaient réellement.

JM.- C'est un roman qui évolue entre quatre villes : Lisbonne, Luanda, São Paulo, Venise et un petit village du sud du Portugal. S'agit-il de simples promontoires, de simples points d'observation de la réalité portugaise ou bien était-ce également l'affirmation d'un sentiment de portugalité basé sur la langue et qui s'étendrait au-delà des frontières du pays ?

AF.- Je dois vous dire que je n'aime pas du tout les mots « portugalité » ou « lusitanité ». J'ai été très violemment attaqué par un critique de droite qui m'a consacré deux articles intitulés « Anti-Lusitania ». Pour lui, j'étais une sorte de démon qui osait critiquer le pays, l'image que nous avons de nous-mêmes. Je suis absolument contre son idée — leur idée — de « lusitanité ». Je ne comprends pas ce que cela veut dire. Même le terme « humanité », je ne le comprends pas très bien, mais « lusitanité », pas du tout. Je peux simplement parler un peu de notre histoire. Il y a, dans l'histoire du pays, une diaspora qui s'est formée très tôt, entre le XIV^{ème} et le XVI^{ème} siècles, parce que le pays était pauvre et qu'il est au bord de la mer, alors beaucoup de monde est parti, pour découvrir de nouvelles terres, ou pour ne pas travailler. Je pense qu'une des raisons essentielles des découvertes, c'est qu'il était beaucoup plus agréable de partir à l'aventure que de travailler tous les jours au même endroit et avec la même monotonie. Les Portugais sont partis également pour des raisons économiques, ça a toujours été un pays d'émigrants, et cette diaspora constitue un reflet de notre histoire, le microcosme du Portugal du présent et du passé. Voilà la raison historique. Du point de vue strictement littéraire, il y a eu cette fascination de parler de différents points du monde, et aussi, quelque chose comme une métaphysique de tout cela, c'est l'errance elle-même. Le « chevalier errant » est un symbole de l'errance de l'homme sur la terre.

JM.- Quels sont vos projets à l'heure actuelle ?

AF.- J'aime beaucoup les risques. Alors je suis en train d'écrire un roman érotique. Je pense que, après ou avant la politique, ce qu'il y a de plus difficile en littérature, c'est l'érotisme, car cela peut devenir ordinaire, pornographique, vulgaire. Il est difficile de trouver les mots, ou même la position pour en parler. C'est un risque que je veux encore courir. J'ai toujours essayé d'écrire sur des thèmes où je n'étais pas sûr d'arriver à réaliser quelque chose de bien. C'est un défi que je me lance à moi-même. Ça vaut la peine, même si cela aboutit à un échec. Au moins j'aurai essayé. Ecrire des livres que je suis certain de pouvoir réaliser, ça ne m'excite pas, disons...

Propos recueillis par Jacobo Machover

(Version abrégée parue dans *Libération*, 5 décembre 1985)